

0 Inspirer

Sa première inspiration emportait déjà toute la vigueur de la vie.

Il était immergé dans le milieu aqueux, où il ne s'avérait que l'effet d'une cause, dont il ignorait même la présence. Comment aurait-il pu saisir qu'il n'était déjà que le représentant d'un lien entre deux signifiants, puisqu'il n'avait pas même conscience d'exister. Croissance en expansion, véritable ectopie au sein du lieu où il gîtait, il ne pouvait que méconnaître les affects qu'inspirait déjà cet acte à l'Autorité de Maître, qui relevait du nécessaire défi à la mort, qui transformait son émergence à l'existence en contrainte métamorphique pour l'organisme de son hôte.

Petit à petit, comme l'oiseau fait son nid, il avait creusé son excavité, qui faisait de lui une présence étrangère à son milieu. Véritable parasite, il ne cessait de pomper son énergétique, au risque d'y tuer son hôte. « Alors tu n'es ! » crût-il différencier, d'un son qui semblait vouloir faire sens dans la surdité ouatée où il gisait, puisqu'il tranchait par sa vocalique, avec le tohu bohu ambiant plus consonantique des viscères maternelles. La proprioceptivité cénesthésique à l'existence Réel, mais à la consistance purement imaginaire qu'il pouvait se deviner de lui-même, trouvait soudain une assise symbolique dans l'insistance qui lui délivrait le sens d'une adresse. Bien, s'il n'avait eu jusqu'ici aucune préoccupation sur son existence, puisqu'il s'ignorait exister, voilà qu'il se voyait soudain contraint de s'interpeller sur un possible « lui-même » ? Et maintenant, il lui fallait accepter, juger des conséquences de l'acte ultime où l'avait emporter son désir d'advenir, son désir de n'être ... pas ça. Le tohu bohu avait cessé, il était maintenant plongé dans le vide et le vague.

Pourtant dans ce halo aux nuées Aristophanesques, il se supputait un vécu intrinsèque, où il pressentait sa peau humide sécher, donnant existence ossifiée à son corps, lui donnant soudain un sentiment de stature.

Pas même arrivé, qu'il était déjà divisé, entre un vécu où il ne s'entendait pas pleurer, et un vécu où il avait oublié s'être supputé lieu d'adresse ?

Trop tard son narcissisme primordial avait pris ses quartiers, favorisé en cela par une perte d'une pars de lui-même, son placenta, sa bouteille d'oxygène pour milieu aqueux. Bien sûr il était trop préoccupé des embarras de ce corps « né sans », pour s'interpeller sérieusement sur ce que lui inspirait déjà cette histoire ébauche d'histoire, entame d'un sentiment de lui-même où il perdait existence et qui pourtant jouait déjà incontournablement sa partition dans les relations aux autres qui s'ébauchait sous ses pas. Car avant qu'il ne se sût gazouiller dans les borborygmes qu'avait dégagé sa physiologie pour se désencombrer des restes de liquidité, il se voyait déjà affublé des prédictivités qui allaient entamer les récursivités de ses personnaisons.

On le disait affable, c'était déjà ça, comme intronisation à ce qu'il ignorait être les prémisses de ce qui adviendrait son narcissisme secondaire, à toutes les idées qu'il se ferait du regard des autres sur lui.

Non seulement le vécu commence comme ça, mais en plus mieux vaut toujours avoir un peu d'inspiration chez soi.

Car de souffle il ne s'agira pas de manquer, pour faire face à l'inanité, à l'effacement, au rien, auquel d'être inspiré nous condamne. C'est que d'entrée l'inspiration, se pose souffle surnaturel, révélation mystique, illumination, voire divination, au point que l'église se contente d'enseigner puisque seul Dieu peut inspirer. A suivre Saint Thomas, Dieu Natura fournit le modèle, l'ordre, le cadre, les principes dont il nous faudra bien nous inspirer, si l'on veut résoudre les complexités.

Y aurait-il du noeud Bo dans l'air ?

Ah ça c'est qu'il va nous falloir parler de Dieu puisqu'il est nomination et écrire aussi vite que l'on parle, en ces temps où les hommes ont conquis ses attributs, ici ses voies que nous a offert la cybernétique. Mais patience.

Pour la philosophie, l'inspiration se fait idée, intuition, pouvant toutefois relever de l'égide d'une muse, objet de désir, objet de passion.

Mais la muse est surtout cause et sujet d'inspiration. Cause d'enthousiasme, de délire de fureur, de verve. Sujet, elle insuffle, suggère, persuade, encourage, dicte, impose commande, provoque. Elle en vient même à diriger les conduites, voir à animer la vie, quand elle n'advient pas instigateur de déchéance.

C'est que l'inspireur fait l'inspiré et l'inspiré l'inspireur.

A n'en point douter, l'inspiration est divine, relevant de l'inconscient, de la signifiante, dès le premier instant de la « n'ai sens », où elle inspire le jugement d'attribution au regard de quoi la subjectivité viendra se déterminer existence en tant que pas ça. $0 \diamond SA$, $\$ \diamond A$. Là le sujet est inspiré, aspiré.

Mais pour le moment je vais délaissier la question, afin de vous dresser le cadre dans lequel je compte opérer, puisque comme pour Dieu, trouver l'inspiration est s'obliger à un ordre et si la pratique à nécessairement une donnée, elle n'est pas donné.

En transformant une métaphore rabbinique, dont je ne saurais dire la référence, pour y faire saillir le paradoxe de Zenon, au lieu de dire que la vie est une flèche, je dirais plutôt volontiers que, la vie est une longue et lente marche de tortue, qui prend son temps pour se préparer, pour rassembler toutes ses petites affaires, tous les fragments d'elle-même, qui ne cessent de difluer, constamment menacée d'être rejointe et dépassée par la flèche mortelle d'Achille, flèche enrubannée qui, au gré du temps, présente sa face de parole, ou l'envers de sa moebiannité, la mort.

Dés lors la numérotation de mes positions ne pourra aller que de zéro à un, de la « n'ai sens » au « très pas », du rien au tout de l'univers de la logique, ce qui me permettra, suivant en cela une algèbre de Boole, de faire de chaque texte, un élément d'une classe quelconque. Une numérotation particulière s'en suit, afin de permettre de maintenir constamment béante, propre à rendre compte du dire de l'inconscient, de sa non prédicativité, comme de sa récursivité, la moindre clôture de discours.

Ainsi le zéro de l'inspirer, se conclura sur le Un de l'expirer, car il va de soi que seule l'Autorité du « un », du tout, de l'absolu, de la mort, du sujet individuel en tant que corps voué à la mort individuelle est acceptable. Pas d'autre « Un » que celui là, sinon

à être le un de la multitude de la vie subjective.

Entre les deux, il nous faut donc pouvoir rendre compte de toutes les positions, puisqu'elles sont toutes susceptibles de rendre compte des multitudes d'écart du discret au sein même d'un continu, dont le terme reste sous tutelle de la contingence. La question n'était pas si simple, puisqu'il fallait pouvoir ajouter sans fin, au gré de la contingence, cette fois de l'inspiration, les textes qui surgiraient dans le futur, tout en présentant d'entrée, une harmonie structurelle constamment préservée, entre les parties, d'un tout qui ne pouvait s'ex-primer que définitif.

J'espère ne pas me tromper en empruntant donc les numérotations suivantes, afin de rendre compte de mes deux premières grandes coupures de l'ensemble.

$1/n - (2n/3)$ devant représenter le premier tiers du parcours sera celui de Religuerer.

$1/n - (n/3)$ devant représenter le deuxième tiers sera celui de Separare. La lettre n valant constance de l'infini.

Comprenons nous bien, seul la métrique de l'écriture et de sa temporalité, nous contraint à la linéarité du paradoxe, mais l'effectivité en jeu est celle qui réclame de rendre compte de la récursivité qui noue la diachronie des métonymies à la synchronie des métaphores, où jouent les transcriptions, traductions et translittérations, de la subjectivation dans son rapport à l'Autre, dans son rapport à l'autre. Le Religuere est le mouvement même de l'aliénation, de la croyance.

Le Séparare, celui de la séparation, de la pensée, dans ces rapports extensionnels où l'Autre nous tient.

Dans la dimension du politique, le Religuere est représenté par la police, là pour maintenir l'Autorité du Passé, au point parfois de forclure tout jugement au politique dans sa gestion du conflit que la police rencontre avec La politique qui ne cesse de témoigner de sa séparation aux flux de la pensée.

Ainsi y aura-t-il place infini, pour fractionner à mon gré la numérotation des textes, qui surgiront au gré de la contingence cette fois de l'inspiration.

$1/n - (4n/5)$ si j'estime le texte comme s'insérant à un cinquième, soit avant le premier tiers. Etc, je vous laisse jouer des chiffres, jusqu'à vous y perdre dans la poursuite des suites de Fibonacci, ou encore au risque de plonger au fond des numérotations quasi fractales ou pourrait entraîner la dérive des océans subjectifs de la numération Réel, dans des rapports tel que : $1/n - (999n/1000)$, $1/n - (Kn - 1/K)$. Loin d'ajouter des bis et des ter, le système permet d'ajouter, de façon rétrogradante et à l'infini, des rapports dans la moindre béance, puisqu'il suffit d'accroître le fractionnement, dans un effet qui rétroagit sur sa cause.

C'est qu'il ne s'agit pas tant pour moi de construire un « Organon » fût-il de la psychanalyse, mais bien plutôt de rendre compte d'un « Pharmakon », celui de la déconstruction des mythologies, des idéologies, afin qu'elles s'excluent et se retirent, pour permettre de soigner et sauver la subjectivité obligatoire de la cité.

Si la rationalité est Réel, l'inconscient, comme nous le verrons à l'Autorité de l'éternité, de l'intemporel, dont l'opérateur rend Réel, sa rationalité de toujours, qui

l'autorise à précipiter son présent de tout temps et hors temps.

Paris le 04/04/13
Frédéric Nathan-Murat